

We are migrant

Joseph Beya

We are migrant

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13798-8

Le petit berger

Djibril, tête rasée, sandales aux pieds, un bâton à la main, regardait les nuages dans les cieux. La chaleur suffocante l'étouffée. Dans la plaine semi-désertique, son troupeau des moutons cherchait un endroit ombrageux pour s'abriter. Le petit berger avait construit un abri de fortune pour ses bêtes. Il avait placé une bâche d'environ vingt mètre sur trente, faite en peau de mouton. Sous lequel ses bêtes se reposait calmement. Huit bâtons servaient de support à la tente pour bétail. Djibril Ekima veillé à ce que tout son troupeau puisse se retrouver sous l'ombrage. La température pouvait atteindre quarante degré Celsius. Chaque matin, ce père de famille depuis dix ans faisait dix kilomètres pour nourrir et abreuver son cheptel. Une oasis du nom de Kijiba servait de point de secours aux bergers de la région. Ils se levaient dans la plupart de temps à quatre heures du matin et revoyaient les siens vers vingt heures. Cela était le quotidien de Djibril Ekima, cet homme de trente-deux ans. La vie est dure que faire d'autres, se disait-il. Son bonheur était de revoir chaque soir sa petite famille. Sa femme et fidèle compagne tissait des nattes qu'elle revendait au marché de la ville à trente kilomètres du village. Agée de moins de deux ans que Djibril, elle portait une deuxième grossesse. Chaque soir la petite famille mangeait du riz et se racontait des histoires drôles. Quoi de plus normal pour une petite famille sans histoire. Vivant au jour le jour. Une famille simple vivant tout bonnement son histoire. Une famille ordinaire passant tout son temps à travailler. Chacun remplissait avec joie sa tâche au quotidien. Djibril avait une trentaine de moutons. Raison pour laquelle on l'appelait « petit berger ». Pour se réconforter, il répondait en disant avec sourire, la grandeur n'est pas dans la richesse mais dans la

sagesse. Je suis un petit berger mais un grand homme, ajoutait-il. Son humeur joyeuse faisait de lui l'homme le plus heureux de la contrée. Chaque soir avant de dormir, Djibril Ekima disait à sa famille petit berger deviendra grand, s'il travaille pour sa famille. La beauté d'une famille n'est pas tributaire des biens matériels. Mais du respect mutuel et de l'entente entre tous les membres. La famille est un incubateur de l'amour. Le monde peut être changé si l'amour vécu individuellement pouvait être exporté dans les communautés respectives. Si la famille devient l'incubateur de la haine, de la xénophobie, du sexisme les conséquences seront ressenties dans toute la communauté. C'est dans la famille que l'on apprend le vivre ensemble. Les valeurs telles que la tolérance, le pardon, la générosité, la responsabilité ne peuvent que naître de cet incubateur. Si dans une famille aucune valeur n'y est véhiculée, La famille n'existe plus. La famille c'est l'amour. Une famille sans amour est un logis des destructeurs de la communion mondiale. Aimer son enfant est merveilleux mieux l'aimer est extraordinaire. L'amour qu'un enfant reçoit de la part de ses parents permet à ce qu'il soit utile dans la société. Mieux aimer un enfant c'est lui apprendre au quotidien à fournir les efforts pour devenir plus tard maître de son propre destin. De ne pas tomber dans les pièges machiavéliques de l'influence extérieure. La famille vient de l'intérieure. Les valeurs familiales sont ancrées dans les membres qui la composent. On apprend toutes les valeurs au sein de la famille. Elle est l'école des valeurs telles que la sincérité, la loyauté, l'hospitalité, le courage. C'est au sein d'une famille que les enfants sont préparés à assumer les responsabilités pour leurs actes. La famille apprend aux enfants à respecter les règles de la société. Djibril avait un rêve dans sa tête. Devenir un grand-père. Avoir des petits enfants à qui il raconterait des histoires. Des aventures et des exploits de sa jeunesse. Il disait à sa fille un jour je porterai sur mes jambes les fruits de tes entrailles. Je leur dirais d'être brave et courageux comme leur grand-père. Oui, ma fille un jour je porterai sur mes genoux ta descendance. Sa fille lui retournait un sourire complice. Elle aimait la compagnie de ses parents. Surtout celle de son père. Elle se sentait aimé par ce dernier

et disait toujours, je suis la fille de mon père. Un soir alors que son père était mort de fatigue, elle lui dit :

– Papa, est-ce que tu connais le nombre des étoiles dans les cieux ?

– Non, répondit Djibril. Personne ne connaît le nombre d'étoiles dans les cieux excepté le créateur.

– Moi je connais avec exactitude.

– Tu me faire part de ta connaissance.

– Bien sûr, mon papa, mon héros. Quand tu regarde les étoiles qu'est-ce que tu vois ?

– Eh ! Je vois plusieurs étoiles brillaient dans un ciel sombre. Comme c'est beau de contempler le ciel quand les étoiles l'éclaire.

– Moi, je vois une seule étoile. Une seule étoile éparpillée dans les cieux.

– Tu ne vois qu'une seule étoile ? Et les autres que sont-elles ?

– Une étoile brille grâce à l'obscurité qui l'entoure. Mais surtout à cause de la présence d'autres étoiles à côté les unes des autres.

– Qu'est-ce que tu veux bien dire ?

– Je dis comme les étoiles se ressemblent ainsi sont les êtres humains. Si tu veux voir les différences entre les humains, tu en verras par milliers. Plus que le nombre d'étoiles dans les cieux tout noir. Mais si tu désires apercevoir la ressemblance entre les humains oublie les différences.

– Tu as raison ma fille. Viens ma chérie. Viens que ton cher papa te sert dans ses bras. Tu es très sage.

Djibril se rendit compte que sa fille, sur ses huit ans était très sage. Si les humains pouvaient voir dans leurs semblables que les ressemblances, l'humanité aurait moins des problèmes. Dans les familles l'accent est plus mis sur l'appartenance à une même source. Ayant une même source la famille se fonde sur l'amour. L'amour d'une même origine. L'amour de partager les bons moments ensemble. L'amour de partager un même toit. Ce le même principe

devrait régir la race humaine. Les êtres humains se ressemblent tous. Ils brillent s'ils sont à côté les uns des autres. Il existe qu'une seule étoile éparpillée dans les cieux. Cette phrase resta gravée dans la tête du petit berger.

François Glacier était un trentenaire très correct. Sa courtoisie faisait sa distinction à la mairie du Pas de Calais. Il avait une franchise faisant de lui un homme à part sur la planète politicienne. Il était parmi les conseillers municipaux les plus en vue de la mairie. S'il y avait une chose dont tout le monde était d'accord, c'était une probable présentation de ce trentenaire à la députation de la région. Vu son charisme, il était pressenti comme la tête de liste de la circonscription. Cet homme avait pour trésor sa femme Collette et sa fillette Angèle. Il les aimés de tout son cœur. Il s'assurait au quotidien que ses deux anges aillent toujours mieux. La franchise légendaire de François Glacier, lui permis de devenir le président de la commission municipale chargé de la lutte contre l'immigration clandestine. Chaque vendredi soir, il tenait des réunions avec les riverains de la Jungle de Calais. Les rues de Calais étaient remplies des migrants. Ce qui ne faisait pas du tout le bonheur des riverains. La tâche n'était pas facile pour le conseiller municipal. Il avait peur de ses personnes n'ayant pas grand-chose à faire dans les rues. Ces personnes oisives pouvant à tout moment devenir agressif. Il craignait pour sa femme et pour sa fille que la présence de plus en plus nombreuse des migrants ne soit dangereuse. Pour François glacier une solution radicale devrait être envisagée. Sa femme Collette était une fervente partisane de l'hospitalité. Pour elle l'hospitalité est une valeur républicaine. Aucun Etat moderne ne peut vivre en autarcie. Il doit s'ouvrir aux autres et ouvrir ses frontières nationales à tout demandeur d'asile. Si les migrants étaient si nombreux ce n'était pas un hasard. La France ne peut tout de même pas recevoir toute la misère du monde, répondait-il à son épouse. Nous pouvons nous montrer généreux, rétorquait Collette. Ce débat n'avait jamais de

vainqueur ou de vaincu. Chacun défendait sa cause avec la plus grande énergie. Fallait-il accueillir tous les migrants ou faire un tri parmi ces demandeurs d'asile ? Quels pourraient être les critères d'acceptation des uns et de refus des autres ? Telles étaient les questions clés que François Glacier posait aux Français pour avoir un aperçu de l'opinion Française et fixée une ligne directrice pour la mairie du Pas de Calais. Il était en lui-même très opposé au populisme. Il n'acceptait de s'appuyer sur la frustration populaire pour créer une idéologie. Le populisme oppose les peuples à leurs dirigeants. Si entre l'Elite et les peuples il n'y a plus de confiance, la mère patrie est en danger. Le manque d'éthique de certaines élites crée le populisme. Les élites oublient que par leurs mandats ils sont des serviteurs, mieux des esclaves des peuples. Pour ce faire, ils doivent prêcher par l'exemplarité. Mais les élites oublient et se comportent plus en seigneurs qu'en serviteurs. Le sentiment d'abandon de la population engendre un mépris pour l'Elite. De là né le populisme. Les peuples pensent que les dirigeants vivent dans l'aisance pendant que le bas peuple croupit dans la misère. Le peuple pense que l'aisance matérielle pousse les dirigeants à se déconnecter de la réalité de la vie sociale nationale. Les hommes politiques vivent sur une autre planète. Tel est le sentiment qui nourrit la classe populaire. Ils sont vraiment déconnectés de la vie.

La démocratie a-t-elle échouée ? Comment les élites choisies sur base de leurs programmes se déconnectent-ils de leurs idéologies et de leurs électorats ? La faute est-elle à l'Elite ou à l'électeur ? A chaque élection, il faut voter utile. Choisir la personne qui a des valeurs qu'elle incarne et pourra vraiment les défendre. Si une élite n'a jamais été intègre dans sa vie comment pourra-t-il le devenir dans l'exercice du pouvoir ? Les vieux démons le rattraperont à court sur. Les affaires détruiront l'électorat entier.

Les crimes normaux

La vie dans cette communauté rurale de Hargeisa était très paisible. Même la chaleur étouffante dans cet endroit semi-désertique de l'Erythrée ne pouvait rompre l'harmonie dans la société. Le mal était dans les hommes de la région. Ces hommes ne travaillaient pas. Ils détenaient des armes de guerre. Ils étaient des créateurs de l'insécurité. Au nom de la protection de la communauté, ils rançonnaient la population de toute la contrée. Pour assurer la sécurité, ils demandaient des têtes de bétails ou de l'argent liquide. Ceux qui voulaient déroger à la règle étaient abattus. Que peut bien faire un berger armé d'un bâton contre des hommes armés jusqu'aux dents ? Ces hommes se faisaient appeler seigneur de guerre. Pour les autochtones un tribut mensuel était obligatoire. Pour les étrangers, les enlèvements avec demande de rançon étaient leurs destinées. L'issue la plus probable pour tout celui qui ne coopérait pas était la mort.

La communauté des bergers avait fini par trouver anodin les exécutions notoires. Pour ne pas être victime de ces crimes normaux il fallait tout simplement se soumettre aux seigneurs de guerre. Ils administrés les territoires selon l'arsenal militaire. Ils étaient officieusement officiels des contrées qu'ils contrôlaient. Tout le monde les connaissait comme les vrais administrateurs des territoires. Les autorités officielles mangeaient dans les mains de ces hommes armés. Tout ce que désiraient les seigneurs de guerre les bergers le faisaient. Celui qui s'entêtait de désobéir mourra tout bonnement. La communauté de ce village appelait cela « la démocratie » Si la majorité du village était d'accord Dieu lui-même l'était sûrement. Une fois un membre du village refusa de donner deux bœufs à la fois à

un seigneur de guerre. Ce dernier décida de le brûler vif ou de tuer tout le village. Le chef et les notables du village firent une réunion. En toute démocratie l'homme fut brûlé vif par les hommes du seigneur de guerre. Son troupeau fut divisé en deux. Au lieu de deux bœufs, le seigneur de guerre prit la moitié du cheptel. Une trentaine des bêtes. L'autre moitié fut donnée à la famille de la victime. La communauté trouva la sentence juste et très démocratique. De toutes les façons les rançons étaient arbitraires. Les seigneurs des guerres décidaient les villageois subissaient et l'Etat se taisait. Un soir alors que Djibril arrivait chez lui, sa femme lui donna une information qui lui fit froid au dos. Les hommes d'Abdul, le seigneur de guerre de la contrée sont passés chez nous, lui dit-elle. Que nous veulent-ils ? Demanda le petit berger très anxieux. La main de notre fille, répondit sa femme. Elle n'a que dix ans. Comment pourrais-je leur donner une fille de dix ans comme épouse ? Le petit berger n'avait pas encore fini de parler que le conseil des sages entra dans la cour intérieure de sa maison. Djibril alla vers eux. Il se prosterna et dit : salut, o membres du grand conseil. Puis-je avoir votre autorisation pour vous offrir à boire ? Lève-toi mon fils, lui dit le plus ancien de la bande. Les hommes de l'honorable Abdul ont jeté un regard gracieux sur ta demeure. Ce grand homme désire ta fille pour femme pour un de ses lieutenants. Ma fille n'a que dix ans, coupa le petit berger. En toute transparence et dans la plus grande démocratie, nous avons donné notre accord. Il nous a donné trois jours et trois nuits pour leur envoyer ta fille. A peine que le vieil homme fini de parler, il se retourna et s'en alla suivi de sa troupe. Dans la lexique du village, en toute démocratie signifiait que toutes idées ou actions contraires à la requête entraînerait la mort de toute la communauté. En un mot tout celui qui ne pensait pas comme la hiérarchie, devait mourir. C'était la démocratie du village. En des situations normales le conseil des sages ne se rendait pas chez un villageois. Ce dernier était convoqué à la place à palabre. Le déplacement de la hiérarchie du village se faisait que pour des cas extrêmes. Djibril ne put dormir toute la nuit. Il se retourna dans tous les sens. Fallait-il donner sa fille à ces brutes ? Ou fallait-il prendre la poudre d'escampette ? Même si le

petit berger fuyait ou pouvait-il aller avec sa petite famille ? Aucun n'endroit au monde ne pouvait l'épargner des crimes normaux et odieux des seigneurs de guerre. Ces crimes que personnes n'osait condamner publiquement. Ces hommes armés ne connaissaient que le langage de la violence. Les armes ne sont pas méchantes mais ceux qui les portent le sont. Pourquoi accroître la production des armes s'il n'y a aucune assurance que celui qui la maniera sera d'une bonne moralité ? Une arme permet-elle de poser des actes d'amour ? Toutes ces interrogations tournaient dans la tête de Djibril.

Un beau matin Collette Glacier accompagnait sa fillette à l'école. Sur la route elles croisèrent un mendiant. La charité s'il vous plaît, dit l'indigent. La dame s'arrêta et prit dans son sac un billet de dix Euro. Elle le tendit à l'homme. Ce dernier la remercia très chaleureusement. Elle continua à marcher à côté de sa fillette. Maman lui dit Angèle, pourquoi tu lui as donné autant d'argent ? Au lieu de chercher son argent à lui, il passe son temps à demander aux gens. Ma fille répondit la mère, cela s'appelle la générosité. C'est un des caractères de l'identité humaine. Ceux qui en ont partagent avec ceux qui n'en ont pas. Chaque fois que tu prends un repas souviens-toi que quelqu'un à contribuer pour que cela soit sur ta table. N'oublie jamais que le monde est monde parce que les autres existent. Sans les autres nous ne serions rien. Quand tu peux partager, fais-le. Quand tu souffres demande de l'aide aux autres. La petite fille sourie. J'espère que tu m'as comprise mon ange, ajouta la mère. Le bien que nous faisons revient toujours vers nous d'une manière ou d'une autre. Collette Glacier déposa sa fillette à l'école. Sur le chemin de retour elle décida de passer par chez l'épicier du quartier. Sur la route vers l'épicerie, elle entendit une détonation. Sans avoir eu temps de réaliser ce qui se passait, elle s'effondra. Deux véhicules s'échangeaient des tirs dans une course poursuite. Deux gangs rivaux se disputant le territoire pour la vente de la drogue se tiraient dessus. Une balle perdue alla déchirer la gorge de madame Collette Glacier. La